



2443

LA

MANIE DES ARTS.

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES.

PAR

S...d S. ROLAND,

PEINTRE.

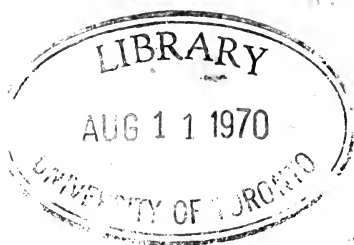
HANOVRE

1797.

PQ

2027

R5M3



AVANT - PROPOS.

Soit que je ne livre cette Piece qu'à mes amis, soit que leurs suffrages m'engagent à lui accorder l'honneur de l'impression, & à lui en faire braver les dangers; je crois dans tous les cas, devoir également rendre compte des motifs qui m'ont engagé à l'entreprendre, & des circonstances singulieres qui y ont donné lieu.

Mes motifs seront bientôt analysés. Depuis que je n'ai plus de Patrie, les rigueurs de l'Exil m'ont contraint à chercher une ressource contre l'indigence; dans un talent que je n'avois jusques là, cultivé que pour mon agrément. Errant de tout côté comme Peintre; mon nouvel etat, & un hazard heureux me conduisirent chez un Protecteur zélé des Arts & des Artistes; & les bontés dont je me vis comblé chez lui, m'imposèrent le devoir de multiplier mes efforts pour y répondre. Quelques mauvais vers hazardés dans une occasion, me firent supposer un talent que je n'avois pas. On me proposa d'amuser la Société par un badinage pris dans cette Société même. La reconnaissance me prescrivit cet effort; & seule, malgré mon insuffisance & mon peu d'habitude de la versification, elle m'engagea à braver les

difficultés d'un tel ouvrage. Voila mon unique motif: Peut-être me donne-t-il le droit de prétendre à quelque indulgence de la part de mes lecteurs.

Quant aux circonstances qui ont donné lieu à la Comédie que je présente aujourd'hui, elles sont en effet assez singulieres. Appelé comme Peintre chez Mr. le Baron de Brabeck, je fus bientôt à portée d'apprécier en lui, parmi mille qualités aimables, un gout épuré en Littérature, des connoissances profondes sur les Arts, & le desir de concourir à leurs progrès. Sa fortune, favorisant sa bonne volonté & ses vœux à cet égard, l'avoit mis à portée de faire des sacrifices à son gout, & de rassembler un certain nombre d'artistes dans son beau Château de Söder, déjà enrichi par ses soins, d'une Galerie de tableaux, très précieuse. Les artistes, électrisés par les chefsd'œuvre qu'ils avoient sous les yeux, travailloient avec succès à l'embellissement du Château. Le Baron lui même, s'occupoit alors à poser les premières bases d'un Plan favorable aux Beaux Arts; Plan qu'il a eu le courage d'exécuter depuis, & qu'un Souverain a été ensuite jaloux de s'approprier.

J'arrivai chez lui vers cette époque. Des jaloussies, des intrigues, des débats qui avoient eu lieu parmi les Artistes, quelques traits plaisans, l'ingratitude dont l'un d'entre eux avoit payé l'amitié & les largesses du Baron; tout cela, lui suggéra l'idée, qu'un pareil sujet mis

sur la scène, pourroit prêter au Comique, & plaire par sa nouveauté. Il m'engagea à m'exercer sur ce sujet. Mon premier desir étoit de répondre à ses vœux, & mon premier but, au milieu des difficultés qui m'effrayoient, ne fut que d'amuser la société par un badinage; en rendant fidelement & trait pour trait, ce qui s'étoit passé chez lui, avant le départ des Artistes. Ce coup d'essai, au quel l'indulgence applaudit, ne présentoit pourtant aucun intérêt. Je m'étois concentré dans les caractères que j'avois sous les yeux; je n'avois adopté que des traits dont j'avois pour ainsi dire été témoin; j'avois cherché à rendre le caractère du Baron même. Mon amateur aimoit les Arts, les protégeoit; mais son enthousiasme se trouvoit sans cesse balancé par la raison, & par un jugement éclairé. Toute la pièce en un mot, n'étoit qu'un tableau d'après nature. Mais ce tableau, propre peut-être à amuser un instant ceux qui en connoissoient le site, n'eut été, pour tout autre, qu'un froid assemblage de scènes jettées çà & là, sans intrigue, sans mouvement sans effet & presque sans passion.

En me prodiguant des encouragements, l'amitié du Baron de Brabeck, n'en fut pas moins sincère. Il falloit, pour intéresser, remettre tout l'ouvrage au creuset. Le champ que j'avois choisi, n'étoit ni assez vaste ni assez fertile, je devois l'étendre; créer un caractère nouveau; substituer l'idéal au vrai, sans m'écarter de la vraisemblance; pousser la passion que

je mettois sur la scène, jusqu'à l'excès & l'enthousiasme des arts jusqu'à la frénésie.

La nouvelle tâche qu'on me prescrivait étoit trop au dessus de mes forces pour ne pas m'effrayer. Je n'avois été jusques là que copiste ; il falloit cesser de l'être, pour peindre les déchainements d'une passion violente ; en saisir toutes les nuances ; imaginer un plan, le lier en écartant la ressource ordinaire & toujours féconde d'une intrigue amoureuse ; & privé de ce secours arriver à un dénouement. Tant de difficultés me parurent insurmontables, & au peu d'espoir de les vaincre succéda le découragement. Le Baron de Brabeck me força vingt fois à reprendre une plume vingt fois abandonnée ; La nouvelle piece reçut de lui le titre de Manie des Arts, & plus aidé par ses avis & par ses conseils, que soutenu par mes propres forces ; je parvins à terminer une Comédie, dont, plus que moi sansdoute, il est en droit de se dire l'auteur.

Si, lui avec indulgence, j'obtiens quelques suffrages, si je suis jaloux de les mériter, c'est uniquement pour pouvoir lui en offrir l'hommage comme un juste tribut de ma reconnaissance.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Au moment de l'Impression, l'auteur apprenant qu'il existe à Dusseldorf un Artiste portant le même nom, qu'il a donné au Peintre dans sa piece ; Il exige de nous, que nous insérions ici, un désaveu formel de toute application déplacée. Nous croyons devoir ajouter que les qualités estimables de Mr. Langen, Professeur de l'académie de Peinture de Dusseldorf, sa réputation aussi avantageusement établie, que son talent est connu ; suffisent pour attester que le hazard seul a fait paroître son nom dans cette Piece.

ACTEURS.

LE MARQUIS.

LA MARQUISE.

DORVAL, *Ami du Marquis.*

LANGEN, *Peintre.*

LE FRANC, *Intendant.*

MR. CLERVILLE, *Amateur.*

FRONTIN, *Valet du Marquis.*

LA FLEUR, *Valet de Clerville.*

Un Botaniste,

Un Chimiste,

Un Antiquaire,

} Voyageurs.

La Scène est dans le Château du Marquis.

LA
MANIE DES ARTS.
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, DORVAL.

LA MARQUISE.

Oui, sur vous seul, Dorval, j'ai compté, je l'avoue.

DORVAL.

Combien mal à propos, votre bonté me loue !

LA MARQUISE.

Non ; lorsque mon mari m'apprit votre retour,
Et que l'on vous verroit bientôt dans ce séjour ;
Mon ame, trop longtems à tout plaisir fermée,
Par un fragile espoir se sentit ranimée ;
Et j'osai me flatter que vos soins généreux
Me rendroient mon époux, en déssillant ses yeux.

DORVAL.

Je ne vous cache pas, trop aimable Marquise,
 Qu'un semblable discours excite ma surprise.
 Et je ne croyois pas qu'on put rien ajouter . . .

LA MARQUISE.

Daignez, mon cher Dorval, un instant m'écouter,
 Et souffrez que, dans vous, plaçant ma confiance,
 Je m'affranchisse enfin d'un pénible silence,
 Dès le jour où l'Himen, disposant de ma main,
 Au fort de votre ami réunit mon destin,
 Je jugeai comme vous; la plus riante image
 D'un heureux avenir, devint l'heureux présage.
 De mon Epoux alors, je fixois tous les vœux;
 Son bonheur & le mien se lisoient dans ses yeux.
 Je n'entrevois pas le plus léger nuage.
 Je sçavois bien qu'aux arts, avant son mariage,
 Il avoit prodigué sa fortune & ses soins.
 Dans ce vaste Château j'en voyois des témoins:
 Mais, sur ce gout connu, ma facile victoire
 Augmentoît, à mes yeux, son amour & ma gloire.
 Un semblable triomphe avoit flatté mon cœur,
 Jugez de mes regrets, de ma vive douleur,
 Quand j'ai vu, tout à coup, mon bonheur dis-
 paroître,
 Et la fureur des arts, chez mon époux renaître.
 Depuis ce triste jour, d'où dattent mes malheurs,
 Il n'est plus entouré que d'Artistes trompeurs,
 Qui, guidant à leur gré, sa bonté peu commune,
 Sur sa sécurité calculant leur fortune
 L'entraînent, chaque jour, dans un piège nou-
 veau.
 Ce frénétique gout lui fait voir tout en beau.

Cependant, chaque jour, son pénible esclavage
De ces audacieux enhardit le courage.

L'un d'eux, sur tout, l'un d'eux, & le plus dangereux,

A son gré, peut tout dire & tout faire en ces lieux.
Détesté des valets, du maître il est l'Idole :

Conduit par le hazard, n'ayant pas une obole,
Humble & rampant d'abord, il parut parmi nous.

Mon époux attendri, le vit à ses genoux,
Implorant ses bontés, peignant son indigence,
Et prodiguant l'encens de la reconnoissance.

Dans ces premiers moments, il sçut tromper nos
yeux,

Aux plus modiques prix, il limitoit ses vœux :
Mais bientôt, à couvert de ce masque hypocrite,
Sans frein & sans pudeur, il vanta son mérite.

Tout ce que son pinceau n'avoit point enfanté,
Étoit taxé par lui, de médiocrité.

Voyant que mon Epoux, trop plein de confiance,
A tout ce qu'il disoit applaudissoit d'avance,
Il crut pouvoir, dès lors, prendre un plus grand
effor ;

Il prétendit à tout ; & je le vois ençor,
Malgré tous les efforts que l'on fait pour lui
plaire,

N'être point satisfait d'un fort aussi prospère.
Et pour mieux assurer son empire absolu,

Il vient d'offrir un plan, que je crois résolu.

J'ignore les détails de cette trame noire ;
Mais j'ai lieu de tout craindre ; & ne dois que
trop croire,

Que mon Epoux, signant ces informes projets,

Ne se prépare encor d'inutiles regrets.
 Sa fortune, aujourd'hui, peut à peine suffire
 Aux efforts soutenus de ce cruel délire.
 Envain, je soupierois après le jour heureux,
 Où je pourrois offrir une Mere à ses yeux.
 Ce jour, trop désiré, vient enfin de paroître :
 Mais de sa passion mon époux n'est plus maître :
 Elle absorbe ses soins ; son funeste ascendant
 Lui fait tout oublier, femme, amis, mere, enfant ;
 Et peut-être qu'un jour, mon fils pour héritage
 N'aura que mon amour, son nom & son courage.

DORVAL.

Pourquoi vous présenter ce douloureux tableau ?
 Du plus profond chagrin je vois là le pinceau :
 Et ce cœur, trop sensible aux malheurs qu'il
 préface,

Devroit, à ses tourmens, opposer du courage,
 Croire que vos vertus, plus que le tems encor,
 Rameneront enfin la raison, le remord.

Mais de mon zèle ardent que daignez vous at-
 tendre ?

LA MARQUISE.

J'ai pensé que vous seul, oseriez entreprendre,
 Pour servir votre ami, de combattre son gout ;
 Et que d'un tel projet Dorval viendrait à bout.

DORVAL.

Comment prétendez vous, que, vainquant tout
 obstacle,

Mon fragile crédit enfante un tel miracle ?
 Tout prêt à vous servir, je n'ose me flatter
 Sur cette passion, de pouvoir l'emporter.
 Et je n'entrevois pas, par quelle heureuse adresse,

On peut le ramener de cette longue ivresse.
 Vous sçavez que moi même, ai longtems reconnu
 L'empire de ce goût; dont je suis revenu.
 Mais quoique son attrait sans-cesse m'y rappelle,
 Je brave ce danger, pour vous prouver mon zèle.

LA MARQUISE.

Eh bien ! mon cher Dorval, je m'abandonne
 à vous :

Par vos heureux efforts rendez moi mon époux.
 Répondez à l'espoir auquel mon cœur se livre.

SCÈNE II.

Les Précédés, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *se croyant seul.*

Au sein des Arts, ma foi ! c'est un plaisir de
 vivre,

Chaque jour, vous présente un tableau différent.

Tantôt, de l'atelier sortent subitement

Vingt chefsd'œuvre divers qu'enfante le génie :

Tantôt, audacieux dans sa marche hardie,

L'artiste, dominé par sa jalouse humeur,

Invoke la discorde & sa noire fureur.

Aujourd'hui, par exemple, une guerre soudaine

Menace d'éclater ; on s'agite, on s'entraîne ;

Le Parti le plus fort, déjà par un affront

Vient de heurter le foible, & de montrer le front.

Celui-ci, qui me croit dans le parti contraire,

Entrevoit le danger, médite, délibère ;

Il retarde un combat pour lui trop inégal,

Et qui pourroit d'ailleurs lui devenir fatal.
 Enfin de ce volcan, l'éruption soudaine
 Va bientôt nous offrir quelque piquante scène.
 Et vraiment je voudrois, pour le plaisant du fait,
 Trouver un Rimailleux qui sur un tel sujet
 Exerçant avec art, sa verve & son génie,
 Frappé de ce tableau, le mit en comédie.
 Le plan seroit charmant, le succès sans égal.

(apercevant les autres)

Mais j'aperçois ma femme & notre ami Dorval.
 Je rends grâce au hasard qui tous trois nous
 rassemble,

Et je suis enchanté de vous trouver ensemble.

LA MARQUISE.

D'un tel empressement saura-t-on le sujet?

LE MARQUIS.

On doit le deviner; vous en êtes l'objet.

LA MARQUISE.

D'un propos si flatteur que dois-je donc attendre?

LE MARQUIS.

Ecoutez moi tous deux, & je vais vous l'ap-
 prendre.

Depuis deux mois entiers je rumine un projet:
 De ma femme, en tous lieux, je veux voir le
 portrait.

Déjà dans le salon, comme à la galerie,
 Chacun peut entrevoir cette image chérie.
 Cela ne suffit pas; dans un temple nouveau,
 Je veux revoir ses traits, qu'un sublime pinceau
 Va bientôt dépouiller d'un costume profane,
 Pour offrir aux regards ou Venus, ou Diane.
 Je suis las de ne voir que Robe & que Pierrot,

A ce goût perversi, j'ai payé mon écot.
 J'ai souffert qu'un portrait, sans effet & sans ame,
 Près d'un froid piédestal ait enchainé ma femme.
 Avec dépit, j'ai vu qu'une perfide main
 Déroboit les contours, sous les plis du Satin,
 Pour nous cacher d'un sein la blancheur écla-
 tante,

Pour recouvrir d'un bras la forme ravissante.
 C'est un tribut cruel qu'il m'a fallu payer
 Au mauvais gout du siècle, & je veux l'oublier.
 D'une divinité j'emprunte le costume;
 Enfin, je veux que l'œil au vrai beau s'accoutume.
 A présent tous les deux, dites moi votre avis.
 De Diane ou Venus, la quelle aura le prix ?

LA MARQUISE.

Sur ce nouveau projet, je n'ai rien à vous dire;
 A tout ce qui vous plaît je m'empresse à sous-
 crire.

Mais pourrai-je espérer un délai de huit jours ?

LE MARQUIS.

Au devant de vos vœux, je volerai toujours.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, DORVAL.

LE MARQUIS.

Victoire ! cher Dorval : Je craignois mon épouse;
 De mon goût pour les arts, elle est un peu jalouse :
 Chaque jour je le vois, & souvent son dépit,
 Plus qu'elle ne voudroit, éloquemment le dit.

Je me suis engagé, la Marquise a ma voix;
 Et la raison d'ailleurs, semble guider mon choix.
 Tachons donc que l'effet à son espoir réponde
 Et cherchons un moyen . . .

LANGEN *entrant, à part.*

Jettons un peu la sonde
 Sur ce nouveau venu, qui, sur un foible esprit,
 Paroit depuis deux jours, prendre quelque crédit.

DORVAL *à part.*

Voilà donc le héros qu'il me faudra combattre.
 Flattons le; pour pouvoir plus aisément l'abat-
 tre.

LANGEN.

Je cherchois le Marquis; mais je m'estime heu-
 reux,

Ne le rencontrant pas, de vous voir en ces lieux:
 Et de pouvoir montrer la vive impatience
 Où je suis, avec vous, de faire connoissance.

DORVAL.

Un tel desir, Monsieur, me flatte tout à fait.
 De vos rares talens on m'a fait le portrait;
 Et d'avance charmé de pouvoir vous connoître,
 J'en étois, plus que vous, impatient peut-être.

LANGEN.

Je sçais apprécier . . .

DORVAL.

Non! c'est moi qui vous dois,
 De m'éviter un pas . . .

LANGEN.

L'honneur que je reçois . . .

DORVAL.

Vous est dû. Qui plus est, il me paroît étrange
 Qu'un si rare talent, si digne de louange,
 N'ait point ici le rang qui lui semble bien dû ;
 Qu'avec d'autres rivaux vous soyez confondu.
 Et quels rivaux encor ! . . . car j'ai vu leurs ou-
 vrages ;

Et je sçais qu'il vous faut supporter leurs outrages.
 Mais, contre eux indigné, j'ai pris la liberté
 De parler au Marquis avec sincérité :
 Et j'ose me flatter qu'un arrêt favorable
 Vous débarrassera d'un poids insupportable.
 Mais ne puis-je sçavoir par quel hazard heu-
 reux,

On a pu vous résoudre à languir dans ces lieux ?

LANGEN.

Monfieur, tant de bonté m'interdit & m'étonne :
 Elle exige de moi, qu'à vous je m'abandonne.
 Dans toute l'Allemagne on m'appelle à la fois :
 Incertain du parti qui fixera mon choix,
 Le Marquis, pour me voir, entreprend un voyage,
 Et sur tous ses rivaux emporte mon suffrage.
 Sachant qu'il recherchoit les plus rares talens,
 Je lui sacrifiai vingt autres concurrens.
 Quant au modique prix que de lui je retire,
 Votre ami, sans rougir, n'osera vous le dire.
 En rassemblant chez lui, ces peintres, ces gra-
 veurs,

Il vient de m'honorer du nom de Directeur.
 Mais ce nom n'est, au fond, qu'une vaine chi-
 mere,

Il en est de cela, comme de mon salaire.

On croit que je puis tout, que je mange son bien;
 Ce pouvoir, cet argent, tout se réduit à rien.
 De cinq ou six graveurs, aujourd'hui, l'insolence
 Me dispute mes droits, lasse ma patience;
 Et je vois le Marquis, chancelant, incertain,
 A signer leur renvoi, n'oser prêter sa main.

DORVAL.

Il est enthousiaste, il pense être leur pere,
 Et craint de prononcer un arrêt trop sévère.

LANGEN.

Contre eux il voudra bien agir avec rigueur,
 Où, dès ce soir, je suis son humble Serviteur.

DORVAL.

Vous l'embarasserez par cette alternative;
 Pour vous, pour vos talens, sa tendresse est si vive,
 Qu'il ne peut se passer un instant de vous voir.
 Jugez donc quel seroit alors son désespoir!
 Désertant son Château, courant sur votre trace,
 Il vous suivroit par tout, pour obtenir sa grace,
 Mais sans en venir là, nous pouvons, entre nous,
 Préparer les moyens de porter d'autres coups!
 Puisqu'à tous leurs devoirs ils se montrent con-
 traire,

Proscrivons sans pitié vos lâches adversaires.
 Présentez une liste où l'on voye leurs noms
 Et de leur prompt renvoi, c'est moi qui vous
 réponds.

LANGEN.

Soyez bien assuré que ma reconnoissance
 Précède vos efforts, & les paye d'avance.

SCÈNE V.

DORVAL, LANGEN, FRONTIN.

FRONTIN *saluant respectueusement Langen
Et légèrement Dorval.*

Mon maître, votre ami, m'a dit de vous prier
De vouloir bien venir le joindre à l'atelier :
Il n'est point assez fort contre un pareil orage,
Et vous seul, vous pouvez soutenir son courage.
D'ailleurs, il faut vous dire, en secret, parmi
nous ;

Que tous ces graveurs là se déchainent sur vous ;
Qu'ils osent vous traiter de peintre à la douzaine.
Donnant un libre essor à leur jalouse haine,
Ils ajoutent encor qu'habile en trahison.
Sous un masque imposteur . . .

LANGEN *vivement.*

C'est bon, Frontin, c'est bon.
Je m'envais, de ce pas, satisfaire ton maître ;
Et ces gens apprendront peut-être à me con-
noître.

DORVAL.

Profitez du moment, je vais vous joindre en peu ;
Croyez que ces débats nous donneront beau jeu.



SCÈNE VI.

DORVAL, FRONTIN.

DORVAL *à part.*

Si l'on pouvoit juger les gens à leur langage,
Je croirois que Frontin chérit ce personnage.

FRONTIN *à part.*

Si j'en crois le propos que tient Monsieur Dorval,
Il paroît qu'à Langen il ne veut pas de mal.

DORVAL *riant.*

Que pensez vous, Frontin, de ce peintre admirable ?

FRONTIN.

Je crois que son talent est fort recommandable :
Mon maître en fait grand cas.

DORVAL.

Ce n'est pas son avis

Mais le vôtre, qu'on veut.

FRONTIN.

Eh bien ! je vous le dis.

Un valet, quelque'il soit, ne doit jamais paroître
Parler, penser, juger, autrement que son maître.

DORVAL.

Et lorsque celui-ci, s'égare en son chemin ?

FRONTIN.

Le Valet doit le suivre, et dire, tout est bien.

DORVAL.

Mais enfin, l'on revient souvent d'une foiblesse,
Et d'un vil complaisant punissant la bassesse,

On chasse le valet; & cent coups de bâton
Lui font trouver mauvais, tout ce qu'il jugeoit
bon.

FRONTIN.

Fort bien: Mais un valet n'est qu'une Girouette,
Sitôt que le vent change, il fait la pirouette:
Et tout son art consiste à juger le moment,
Où l'on doit tout à coup, changer de sentiment.
C'est ainsi que toujours on encense l'Idôle;
Comme des Comédiens nous jouons notre rôle:
Et sans, plus qu'on ne doit, vouloir me faire
honneur,

Je crois pouvoir passer pour assez bon acteur.

DORVAL *tirant sa bourse.*

Si, cependant, quelqu'un vous donnoit l'assurance
D'être toujours discret, de garder le silence
Sur tout ce que, de vous, il prétendrait savoir.

FRONTIN *regardant la bourse.*

Je sçais, en pareil cas, quel seroit mon devoir.
Et si Monsieur Dorval, me parloit pour lui même,
J'aurois, à le servir, une allégresse extrême.
Il est, depuis longtems, ami de la maison;
Et je ne doute pas de sa discrétion.

DORVAL *donnant un écu.*

J'aime à trouver en vous un serviteur fidèle.

FRONTIN.

Vous pouvez, en tout tems, compter sur tout
mon zèle.

DORVAL.

Ce peintre est fort heureux d'avoir un tel ami.

FRONTIN.

Moi, Monsieur ! Il n'a pas de plus grand ennemi.
 Ah ! je connois trop bien ce vilain personnage.
 Mais il est en crédit, & Frontin le ménage.
 Plus que jamais mon maître en paroît entiché,
 Et pour longtems, ici, je le croirois niché,
 S'il ne mettoit sa gloire à déplaire à Madame.
 Le Marquis doit toujours des égards à sa femme ;
 Et sans être blamable, il ne peut supporter
 Mille indécens propos qu'il ose répéter.
 Cependant, jusqu'ici, son audace infinie
 Triomphe à chaque instant, & demeure impunie.

DORVAL.

Cela suffit, Frontin, je crois, dans tous les cas
 Pouvoir compter sur vous.

FRONTIN.

Vous ne vous trompez pas :
 Et s'il s'agit surtout de renvoyer ce drôle,
 Mon bras est tout à vous, j'en donne ma parole.
 Mais il faut, avant tout, que mon maître d'accord,
 Consente, & m'autorise à ce sublime effort.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIERE.

LE MARQUIS, *fort agité.*

Allez, allez, Messieurs, mais ne vous flattez pas
Qu'on souffre plus longtems vos éternels débats.
Tous mes efforts sont vains, & trop de complaisance,

Loin de vous ramener, vous pousse à l'insolence.
Eh bien ! puis qu'il le faut, je sçaurai m'affranchir,

Je vous chasserai tous ; et loin de me fléchir,
Vos plaintes, vos regrets, par un effet contraire,
Deviendront l'aliment de ma juste colere.

Maudit soit le moment où mon goût pour les arts,

Ne m'offrant en tous lieux que des lambeaux épars,

M'inspira le dessein d'illustrer ma patrie,
En donnant un foyer aux talens, au génie ;
En rassemblant chez moi les auteurs, ignorés,
De Chefs-d'œuvre divers, dignes d'être admirés.
Le plus grand des projets, la plus belle entreprise,
Le plan le mieux conçu ; lorsque tout m'autorise
A croire leur succès & rapide & brillant,
Tout va s'évanouir. . . . Il le faut cependant.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LANGEN.

LE MARQUIS.

Eh bien ! vous le voyez, tout trompe notre attente :

Rien ne peut ramener cette troupe insolente.
 En vain dans l'atelier j'ai voulu me montrer,
 Comptant, dans le devoir, les forcer de rentrer :
 Chacun d'eux, contre vous, à déchainé sa rage,
 Je n'ai pu dire un mot, au milieu du tapage ;
 Et puisque je ne puis les mettre à la raison,
 Je prétends, sur le champ, qu'ils quittent ma maison.

LANGEN *diffimulant*.

Je partage avec vous ce déplaisir extrême,
 Mais ne croyez vous pas que , m'exilant moi même,

Je puisse ramener le calme dans ces lieux,
 En les débarrassant d'un rival odieux ?

LE MARQUIS.

Non ; votre crime n'est que le trop de mérite,
 Votre rare talent contre vous les excite :
 C'est lui seul, qui soutient & nourrit leur fureur ;
 Ils sont au désespoir de vous voir Directeur.

LANGEN.

Je renonce à ce titre.

LE MARQUIS.

Eh ! non, point de clémence
 Vous ne sçavez donc pas jusqu'où la médifance ..

LANGEN.

Je méprise ses traits.

LE MARQUIS.

C'est être par trop bon.

Mais la douceur n'est pas à présent de saison.

Avec de tels sujets, la paix est impossible :

A leur fort mérité, montrez vous moins sensible,

Répondez à mes vœux, & , coupant court au mal,

Allez leur, de ma part, porter l'arrêt fatal.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, FRONTIN.

FRONTIN.

Un voyageur descend d'un modeste équipage,
Et demande à vous voir.

LE MARQUIS *avec impatience.*

Je n'y suis pas . . . j'enrage !

Un fort persécuteur à-t-il donc arrêté.

Que j'aurai pour toujours perdu ma liberté ?

A doubler mes ennuis, tout le monde s'accorde.

Si j'échappe un instant aux cris de la discorde,

Arrive un importun, se disant curieux.

Il me faut, à son gré, le suivre dans ces lieux ;

Dévorer mon ennui, forcer ma complaisance,

De mille fots discours souffrir l'impertinence ;

Voir louer le commun, voir dédaigner le beau,

Voir donner un éloge au cadre d'un tableau.

Promenant sottement un regard tout stupide

Sur Corregge, Strozzi, Raphaël, ou le Guide,

L'un, d'un air suffisant, s'arrête à chaque pas,

Feint d'être extasié, me saisit par le bras;
 Couvrant sa nullité d'un ridicule voile,
 Il me demande, enfin, si sur bois ou sur toile
 Le Peintre a promené son sublime pinceau:
 Et c'est là le seul mot qu'enfante son cerveau.
 L'autre, n'adresse pas ses vœux à la peinture;
 Il est tout absorbé, tout à l'architecture.
 J'attends, sur ce qu'il voit, son important arrêt,
 A suivre ses avis, je suis déjà tout prêt:
 Quand, tout à coup, sortant de cette léthargie,
 De quelques mots de l'art empruntant l'énergie,
 D'un plafond jaune paille il blâme la couleur,
 Et trouve que le bleu seroit beaucoup meilleur;
 Qu'il s'harmoniseroit avec quelques nuages
 Qu'il vient d'apercevoir sur de beaux paysages.
 Tout fier de ce qu'il dit, il tire son jabot;
 Et, grace au ciel, finit par ne plus dire mot.
 Pour un seul connoisseur que le hazard m'amène,
 C'est trop de mille fous, que leur sottise entraîne
 A vouloir tout juger, à prendre sans pudeur,
 Les noms, trop profanés, d'Artiste ou d'Amateur.

FRONTIN.

Mais que faut-il enfin, Monsieur, que je réponde?

LE MARQUIS.

Que je ne veux . . . mais non, recevez tout le
 monde,

Montrez, à qui voudra, mes jardins, mon Châ-
 teau;

Et débarrassez moi de ce pesant fardeau.

FRONTIN,

En me parlant ainsi vous me rendez justice,
 J'accepte avec plaisir cet agréable office;

Et si je dois, ici, vous parler franchement,
 Vous ne pouvez, Monsieur, choisir plus sagement.
 Je sçais déjà par cœur toute la Galerie,
 Et je puis me vanter, sans trop de flatterie,
 Que, de vous remplacer si quelqu'un a le droit,
 Frontin seul doit prétendre à ce sublime emploi.
 Car, pour le bien remplir, il faut que l'on raisonne;

Et qu'en termes de l'art, sans cesse l'on jargonne.
 Mais . . . Pour en mieux juger; supposons, un moment,

Que je vous introduis dans cet appartement.
 Vous êtes Amateur, votre œil d'abord s'attache
 Sur ce tableau . . . C'est d'Annibal Carrache;
 La touche en est moëlleuse & l'effet est piquant.

LE MARQUIS.

Peste soit du maraud! te tairas tu?

FRONTIN.

Comment!

Mon début ne plaît pas: Eh bien! je me replie.
 Ce tableau ci, Monsieur, d'une touche hardie
 Mèrite vos regards & votre attention.

Corrège le créa pour l'admiration.

N'allez pas croire, au moins, que c'est une Copie;
 Il est original . . . Tournez vous je vous prie.

Sans doute vous verrez que le seul Raphaël
 Pouvoit nous peindre ainsi le fils de l'Eternel,
 Assis sur les genoux de sa divine mere,

Adoré par les saints, & par Joseph son pere.

Hercule, ici, punit le Centaure Nessus,
 Qui lui jouoit un tour, que l'on ne punit plus.

Là, c'est Antiochus, que trop d'amour enflamme,
 De Séleucus son pere il respecte la femme,
 Il est au lit de mort; ce savant Médecin
 Découvre son amour, en lui prenant la main;
 C'est un charmant tableau, l'effet est magnifique.

LE MARQUIS.

Tais toi, digne montreur de lanterne Magique.

FRONTIN.

Ah! Pourquoi m'arrêter? Si l'on me pousse à
 bout,

Je cite Hondercot, Wowermanns, van Ekcout,
 Les deux Mierris & Graaf, van Dyck & Largi-
 liere

Le sombre & noir Rembrand . . .

LE MARQUIS.

Quand voudras-tu te taire?

FRONTIN.

A présent s'il le faut: Mais vraiment je gémis
 De ne pouvoir montrer mon talent qu'à demi.

D'autres, de m'écouter auront la complaisance,
 Et joindront à cela, ma juste récompense.

Déjà, pour mon début, cet Etranger m'attend,
 Je lui dirai, d'abord, que vous êtes absent;

Mais que le Sieur Frontin, qui veut bien l'in-
 troduire,

De la cave au grenier est prêt à le conduire.

LE MARQUIS.

Vas, digne Introdacteur, tu trouveras des fots,
 Qui priseront encor tes phrases & tes mots!

De tous ces connoisseurs la profonde ignorance

D'un effronté valet vantera la science.
 On dira : Mais vraiment cet homme parle bien,
 Il juge sainement, son avis est le mien ! . . .
 C'en est fait, je renonce à ce rôle bizarre ;
 Puisqu'il plaît à Frontin, que Frontin s'en em-
 pare . . .

Mais, dis-moi, ce Monsieur paroît-il Amateur ?

FRONTIN *qui s'enalloit, revenant.*

Il doit être, ma foi ! très profond connoisseur,
 Car nous l'avons tiré d'une étrange posture
 Lorsqu'il a désiré descendre de voiture :
 Un rempart de tableaux empechoit de l'y voir.

LE MARQUIS *avec vivacité.*

Amène le chez moi, je veux le recevoir.

FRONTIN, *contrefaisant son maître.*

C'en est fait, je renonce à ce rôle bizarre,
 Puisqu'il plaît à Monsieur, que Monsieur s'en
 empare.

LE MARQUIS.

Que dit-il ? . . . Oh parbleu ! j'allois faire un
 faux pas :

Il ne faut pas juger ceux qu'on ne connoit pas.
 Cet homme est connoisseur, j'en ferois la ga-
 geure. (il sort)

SCÈNE IV.

CLERVILLE, FRONTIN.

CLERVILLE *à la porte.*

Dites à mon laquais de fermer ma voiture,
 De veiller aux tableaux qui se trouvent dedans,

Et de rester auprès de crainte d'accidens. . . .
 J'aime à voir de ce lieu la noble Architecture.
 Ah! ah! voici ton fait, amateur de Peinture.

FRONTIN.

Monsieur . . .

CLERVILLE, *regardant les tableaux sans voir Frontin.*

Voilà du beau.

FRONTIN.

Monsieur, j'aurai l'honneur . . .

CLERVILLE.

Mais, voici qui l'emporte encor par la couleur.

FRONTIN.

Permettez vous, au moins . . .

CLERVILLE.

Excellente maniere,
 Et j'aime infiniment cet effet de lumiere!

FRONTIN.

Mon maître m'a chargé . . .

CLERVILLE, *montant sur une chaise.*

Voyons le de plus près.

FRONTIN *à part.*

S'il se cassoit le cou, j'aurois peu de regrêts.

CLERVILLE *perdant son équilibre.*

Ahi! ahi! J'ai failli faire une cruelle châte.

FRONTIN.

Qui s'élève trop haut, doit craindre la culbutte.
 Il a vraiment risqué de se rompre les os.

CLERVILLE *remontant sur la chaise, après avoir aperçu Frontin.*

Veillez bien, mon enfant, me soutenir le dos.

FRONTIN *le soutenant.*

Monfieur, mon maître veut lui même vous conduire

A fon defir, enfin, voudrez vous bien foufcrire.

CLERVILLE.

Allons, avec plaifir, je me rends à fes vœux,
Et nous allons, ma foi, bien raifonner tous deux.
il entre chez Marquis.

FRONTIN, *à la porte.*

En peu de tems, parbleu! c'est faire connoiffance :
appercevant la Fleur.

Ils fe font embraffés ... C'est fon valet, je penfe.

SCÈNE V.

FRONTIN, LA FLEUR.

LA FLEUR.

Mon maître peut fort bien ordonner comme il fait;

Mais la Fleur n'a jamais, fait que ce qui lui plait.
Pour de méchans tableaux, que toujours il charrie,

Dans fa voiture, il veut que je paffe ma vie ...
Si ce rare trésor a, pour lui, tant d'appas;
Qu'il garde fes tableaux; je lui cède le pas.

FRONTIN *l'abordant.*

Vraiment, Monfieur la Fleur, vous parlez comme un Livre:

Ce que vous dites là, me paroît bon à fuivre.

LA FLEUR.

Quoi donc? comme le mien votre maître amateur?...

FRONTIN.

Oh! c'est bien pis encor, car chez nous c'est fureur.

LA FLEUR.

Ah! quoique vous disiez, la nôtre est comparable

A ce que l'on peut voir de plus déraisonnable.
Pour un tableau touché, Monsieur donne un soufflet.

FRONTIN.

Et dans le même cas, le mien chasse un Valet.

LA FLEUR.

Il veut que d'un tableau je connoisse le maître.

FRONTIN.

Chez nous, le Marmiton vous l'apprendroit peut-être!

LA FLEUR.

Il prétend d'un Laquais, qu'il sache le dessin.

FRONTIN, *fièrement*.

Déjà sur la Couleur, moi, j'exerce ma main.

LA FLEUR.

Un tableau qu'il veut voir, à voyager l'entraîne.

FRONTIN.

Et pour en montrer un, mon maître fut à Vienne.

LA FLEUR.

Ah! pour le coup, citez, citez moi rien de tel:
Dans un hôtel garni, nous tombons à Cassel;
Monsieur sort, pour diner, en laissant sur sa table

De l'or, des diamans, d'un prix considérable.
 Je veux fermer la porte; & lui, tout aussi-tôt
 Me dit; ne fermez pas, je reviendrai bientôt:
 Il ne faut point, aux gens, montrer de méfiance.
 Mais, Monsieur, songez donc que trop de con-
 fiance . . .

Non, non, je ne crains point que l'on me vole ici.
 On ne le vola pas, mais le bon, le voici:
 Un ou deux jours après, un peintre nous ap-
 porte

Deux dessins: et pour lors, il fit fermer la porte,
 De plus, il me fallut, tout le reste du jour,
 Monter la garde auprès, jusques à son retour.

FRONTIN.

Certes, ce long récit, n'a rien qui me surprenne.
 Pour dâmer ce Pion, j'en ai demi-douzaine.
 Cet Hyver, nous courons par de mauvais che-
 mins,

Avec provision de tableaux, de dessins;
 Nous versons rudement, je tombe sur mon
 homme,

Qui, presque suffoqué sous le poids qui l'affom-
 me,

Parvient, avec effort, à dire quelques mots
 Pour sçavoir si la chute a gâté ses tableaux.

LA FLEUR.

Je ne finirois point si je voulois vous dire . . .

FRONTIN.

J'en sçais tant, qu'un beau jour je prétends les
 écrire.

LA FLEUR.

A l'amiable, enfin, terminons ce procès.

FRONTIN.

On voit bien que déjà vous doutez du succès.

LA FLEUR.

Je pourrois bien encor vous citer autre chose.

FRONTIN.

Ne plaidons point, mon cher; vous perdrez
votre cause.

LA FLEUR.

Je conviens avec vous que le cas est douteux;
Mais ce dont je suis sûr, c'est qu'ils sont fous
tous deux.

FRONTIN.

Passe encor, je veux bien souscrire à la sentence.

LA FLEUR.

Je vous sçais fort bon gré de votre complaisance.

FRONTIN.

Ne peut-on voir, de vous, un tout petit dessin?

LA FLEUR, *ouvrant son Porte-feuille.*

Ne pourrai-je admirer ce qu'a peint votre main?
(*montrant un petit dessin.*)

Voilà le foible essai d'un talent dans l'enfance.

FRONTIN *apportant son tableau.*

Voici les premiers pas de mon adolescence.

LA FLEUR, *à part.*

Je recule d'horreur, en voyant ce tableau.

FRONTIN *à part.*

Pour parler franchement, ce dessin n'est pas beau.

LA FLEUR. *s'éloignant un peu.*

De loin comme de près, l'ouvrage est admirable.

FRONTIN.

Dans ce dessin, j'en vois un mérite-incroyable.

LA FLEUR.

Tout peintre auprès de vous rentre dans le néant.

FRONTIN.

On doit être orgueilleux d'avoir votre talent.

LA FLEUR.

Cependant... trouvez bon qu'avec quelque franchise...

FRONTIN, *vivement*.

Permettez vous aussi que rondement je dise?...

LA FLEUR. *montrant sur le tableau.*

Cet œil me paroîtroit de deux pouces trop bas.

FRONTIN. *montrant sur le dessin.*

Voulez vous que ceci soit la jambe ou le bras?

LA FLEUR *en colère.*

Rendez moi ce dessin, vous êtes un profane.

FRONTIN.

Rendez moi mon tableau; vous, vous n'êtes qu'un âne.

LA FLEUR.

Il suffit pour prouver que vous êtes un sot.

FRONTIN.

Je vais vous assommer, si vous dites un mot.

LA FLEUR, *prenant le tableau.*

Voilà mon bouclier, qu'il serve à quelque chose.

FRONTIN *prêt à déchirer le dessin.*

Tu vois bien ton dessin, viens à moi, si tu l'oses.

LA FLEUR, *le frappant.*

Tu crois me faire peur: vas, pare ce coup là.

FRONTIN. *déchire le dessin, & voulant frapper la Fleur perce son tableau.*

Tu voulois ton dessin; prends le donc, le voila..
La Fleur fuit.

Qu'ai-je fait ? juste ciel ! se peut-il que son pere
 Ait pu porter sur lui, cette main sanguinaire ?

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, CLERVILLE, FRONTIN.

LE MARQUIS.

Qu'avez vous donc, Frontin, pour crier aussi
 haut ?

FRONTIN,

Que n'avez vous paru, Messieurs, un peu plutôt :
 Vous m'eussiez épargné ma douleur & mon cri-
 me ;

Mon fils, de ma fureur, ne seroit pas victime,
 Ce tableau

LE MARQUIS.

Qu'apperçois - je ? ah ! mal-adroit coquin !
 Crois tu, par tes regrêts, te soustraire à ma
 main.

Déchirer un tableau de cette galerie !
 Sous cent coups de Bâton, je veux t'ôter la vie.

FRONTIN.

Eh ! Monsieur dissipez cet injuste courroux ;
 Ce tableau déchiré ne fut jamais à vous.

LE MARQUIS, *levant la canne.*

Malheureux ! ne crois pas me tromper par des
 feintes.

FRONTIN à genoux.

Mais, voyez avant tout le sujet de vos plaintes.

LE MARQUIS.

Des Chefs-d'œuvre de l'art sans doute le plus
beau,

A péri sous la main de ce lâche bourreau.

FRONTIN.

Epargnez moi, Monsieur, cette infame épithète.

LE MARQUIS, *voulant le frapper.*

Tais toi, coquin, tais toi, tu me casse la tête,
Et je vais te répondre en te rompant le dos.

FRONTIN.

Dépuis si peu de tems il jouit du repos!
Mais d'un fils généreux je puis encor attendre
Que, voyant mon danger, il sçaura me défendre.
(il se couvre avec son tableau.)

CLERVILLE.

Frappez, frappez, Monsieur; de semblables le-
çons,

Doivent se répéter avec de tels garçons.

LE MARQUIS, *qui a reconnu l'ouvrage de Fron-
tin, riant.*

Releve toi, Frontin: retourne à ta palette,
Vas réparer le mal que ta sottise . . . Arrête.

il prend le tableau.



S C È N E VII.

LE MARQUIS, CLERVILLE.

LE MARQUIS, *montrant le tableau.*

Vous voyez que mes gens cultivent les talens ;
L'ouvrage n'est pas beau, mais à force de tems,
Peut-être ce valet, barbouilleur détestable,
deviendra dans vingtans un peintre supportable.
A peindre ou dessiner j'occupe tous mes gens :
Qui ne s'y soumet point, ne reste pas céans.
Personne n'est oisif ; souvent, dans la cuisine,
Sur un plat renversé le Marmiton dessine.

CLERVILLE.

Voilà de l'admirable ! & je suis confondu
D'être vaincu par vous. Mais tout n'est pas
perdu.

Je n'ai, jusqu'à présent, que mon valet de cham-
bre,

Qui, des dessins qu'il fait, tapisse l'antichambre.
Mais, comme ici, mes gens, sans nulle ex-
ception,

Sçauront tous, avant peu, manier le crayon.

LE MARQUIS.

J'avois bien des projets, de plus grande impor-
tance.

Je voulois rappeler les arts à l'existence.

J'espérois que mes soins, ma fortune, & le tems,
Pourroient chercher, payer, & former les talens.
Je tendois aux beaux Arts une main tutélaire.
Eh bien ! L'artiste seul, l'artiste m'est contraire.

Ils m'ont enfin réduit, ce matin, malgré moi,
 A laisser mon projet, à signer leur renvoi . . .
 Mais je veux de mon plan vous donner une es-
 quisse;

Et je suis assuré que, me rendant justice,
 Vous direz que jamais un plus noble projet
 Ne put être enfanté . . .

SCÈNE VIII.

Les Précédens, FRONTIN.

FRONTIN.

Dites moi, s'il vous plait,
 Si vous voulez encore recevoir la visite
 De trois nouveaux venus que je traîne à ma fuite.

CLERVILLE, *au Marquis.*

Chez vous, on voit toujours accourir l'amateur.

FRONTIN.

En les prenant pour tels, vous leur faites hon-
 neur.

Tout à tort, à travers, chacun d'entre eux ba-
 bille.

Ce font sûrement là, des portraits de famille,
 M'ont ils dit, en voyant le bel appartement,
 Que décorent van Dyk, Largiliere & Rembrand,

LE MARQUIS *avec vivacité.*

Frontin, fais ton metier. Excusez moi, de grace,
 Si, pour leur échapper j'abandonne la place.
 Quand bon vous semblera, vous pourrez les
 quitter;

Et moi, s'ils me pingoient, il me faudroit rester.
Ainsi donc, sans adieux, nous nous verrons à
table.

CLERVILLE.

Plus on vit avec lui plus on le trouve aimable.

=====

SCÈNE IX.

CLERVILLE, LE BOTANISTE, L'ANTI-
QUAIRE, LE CHIMISTE, FRONTIN.

LE BOTANISTE.

Voyons le cabinet d'histoire naturelle?

FRONTIN.

Ce maître là, Monsieur, n'est pas dans ma cer-
velle.

LE BOTANISTE,

Que dit ce sot?

L'ANTIQUAIRE.

Où donc est votre Médailler?

FRONTIN.

Nul peintre n'eut ce nom. Monsieur prétend
railler?

LE CHIMISTE.

Sans doute, au moins, qu'ici lon connoit la Chi-
mie?

FRONTIN.

Je ne la connois pas, mais, Messieurs je vous
prie,

Veuillez bien regarder ce superbe tableau.

LE BOTANISTE.

Ne vous échauffez pas : je n'y vois rien de beau ;
Si ce n'est ce Chardon, cette Pariétaire ,
L'Elleborum nigrum, & cette Capillaire.

L'ANTIQUAIRE.

Encore, dans ce fatras, vous autres, trouvez vous
Quelque chose qui peut satisfaire vos goûts.
Mais moi, j'ai beau lorgner, je n'y vois rien qui
vaille.

Quelques tableaux gaulois, & pas une Médaille.
Pas une pierre Antique & pas un seul Onix.
Le Maître de ces lieux n'est rien moins qu'un
Phénix.

C'est ainsi, que toujours la sotte Renommée
Nous promet un trésor, qui s'échappe en fumée.

FRONTIN.

Mais cependant, Messieurs, je puis vous assurer,
Que chaque jour l'on vient, ici, pour admirer
Ces chefsd'œuvre de l'art ; que chacun se récrie,
Lorsqu' il voit les tableaux de cette galerie,
Qui coûte tout au moins, sur cela croyez moi ,
Bien plus d'un million . . .

L'ANTIQUAIRE, *avec étonnement.*

Ces tableaux ! Oh ma foi !
Que votre maître est fou ! Si j'avois cette somme,
Je voudrois soutirer ce qu' Athènes & Rome
Présentent de plus rare au parfait connoisseur.
Voilà ce qui vraiment peut flatter l'amateur,
Et non pas ces chiffons, dont le stile gothique
S'éloigne, impudemment, du bon goût de l'An-
tique.

LE CHIMISTE.

Moi, je pardonnerois au maître du château,
 Si j'y voyois, au moins, un commode fourneau,
 Avec Creusets, Matras, & feux de Reverbères
 Propre à décomposer les diverses matieres,
 A former tous les sels, à créer les métaux;
 A faire, à chaque instant, des prodiges nouveaux.
 Mais rien de tout cela : la plus crasse ignorance
 De tous ces grands Seigneurs est l'unique science.

LE BOTANISTE, *baillant.*

Nous sommes dans ce lieu depuis un fort long
 tems;

Mon ami, montrez nous d'autres appartemens.

L'ANTIQUAIRE.

Ne nous arrêtez pas une heure à chaque salle.

LE CHIMISTE.

Allons, dépêchons nous, ou, pour moi, je détalle.

FRONTIN *à Clerville, en s'en allant.*

Monsieur, ces gens-là sont Hurons, ou Hotten-
 tots.

CLERVILLE.

Je te les garantis tous trois pour de grands fots.
 Ah ! parbleu, le Marquis va sans doute bien
 rire,

Quand je raconterai tout ce qu'on vient de dire.

Fin du second Acte.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE PREMIERE.

LE MARQUIS *assis & ayant quelques papiers sur sa table.*

Ce monde est renversé, mon Intendant raisonne,
Et veut, qu'à ses avis, son maître s'abandonne,
Lui, croit les appuyer par de bonnes raisons;
Et moi, je ne vois là, que de fottes chansons.
Si j'achette un tableau, l'on dit que je dissipe,
Que, sur mes revenus, sans cesse j'anticipe.
Si l'Artiste indigent implore mes secours,
Pour donner dix Louis, je dois prier dix jours,
Avant que l'on consente à lâcher cette somme,
Mais pour tout autre objet, on est moins
éconôme.

L'on prodigue partout; ma table et ma
- maison

Se trouvent sur un pied qu'improuve la raison.
J'ai vingt valets, quand dix suffiroient au
service.

A table, on a besoin d'un appétit factice
Pour ne pas reculer devant trente ragoûts,
Qu'on cherche à varier par la forme et les goûts.
Il faut quatre chevaux pour trainer ma voiture;
J'en ai quinze, & de plus, six chevaux de monture.

Madame a son Coëffeur, ses femmes, ses valets:
 Il ne nous manque plus que quatre ou cinq
 Jockets.

De bien vêtir les Gens sottement on se pique:
 Il leur faudra bientôt le drap d'une fabrique.
 Chaque jour, nous voyons des musiciens errans
 Se donner rendez-vous, pour paroître céans;
 On ne sçauroit diner sans une symphonie.
 Enfin, pour dissiper, l'adresse est infinie.
 On ne refuse rien, & moi seul excepté,
 Mon bien est au pillage, on prend de tout côté.
 Ah! ah! fort à propos, voici l'homme d'Affaire.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE FRANC.

LE FRANC.

Sur votre ordre, Monsieur, j'ai payé le salaire
 Aux artistes chassés; chacun d'eux a, de plus,
 A titre de bienfait, reçu cent vingt écus.
 Ils ne s'attendoient pas pour prix de leurs
 offenses,

A recevoir de vous ces fortes récompenses

LE MARQUIS.

Ce n'est parbleu pas là, le motif de ce don!
 Mais je ne devois pas livrer à l'abandon
 Des talens précieux, que l'affreuse indigence
 Menace, à chaque instant, d'étouffer dès
 l'enfance.

De vous, leur ai je dit, je suis fort mécontent.
 Mais je n'en veux pas moins protéger le talent;

Et malgré tous vos torts, souvenez vous sans cesse,
Qu'à votre sort futur toujours je m'intéresse.

LE FRANC.

Fort bien ! ceci leur vaut des lettres de crédit.
Avant qu'il soit un mois, chacun d'eux vous écrit,
Et prodiguant les noms de Protecteur, de Père,
Ils sont sûrs d'échapper longtems à la misère.

LE MARQUIS.

Je suis riche, et je dois secours aux malheureux.

LE FRANC.

Mais tant d'autres, Monsieur, sont ici sous
vos yeux,

Qui ne peuvent de vous obtenir une obole.

LE MARQUIS, *impatiente*.

Le Franc, je suis trop vieux pour aller à l'école.
Parlons d'un autre objet, je vois que ma maison
Coûte infiniment plus que ne veut la raison.
A differens égards, la dépense est énorme;
Et Je veux adopter un projet de réforme.

LE FRANC.

Dès a présent je puis satisfaire vos vœux :
Renoncez aux Beaux Arts ; tout ira pour le
mieux.

L'argent roule à grands flots pour eux, pour
les artistes,

Toujours des créanciers il faut grossir les listes ;
Et déjà, pour payer quelques mechain tableaux,
Je me suis vu réduit à vendre fix chevaux.

LE MARQUIS.

Ce n'est point là le mal, ... mais toujours la
censure. ...

LE FRANC.

Monsieur, ce que je dis est la vérité pure.

LE MARQUIS.

Non ; mais sur l'essentiel nous nous trouvons d'accord.

Il faut une réforme ; et je prétends, d'abord,
Réduire ma maison sur un pied supportable,
Et ne plus entasser mille plats sur ma table.
Je sçais, tout comme vous, quels sont mes re-
venus.

Nous pouvons calculer sur trente mille écus.

LE FRANC.

Et vous en dépensez, vous seul, quarante mille.

LE MARQUIS.

Taisez vous, car enfin, vous m'échauffez la bile.
(faisant le geste)

On voudroit me forcer à manger tout mon bien.

LE FRANC.

Il vous paroît plus court de le donner pour rien
A mille aventuriers, qui, toujours à la piste,
Sçavent que l'on peut tout, prenant le nom
d'Artiste :

Qui jouant avec vous, le rôle du Flatteur,
Vous vendent, pour votre or, le nom de Pro-
tecteur.

LE MARQUIS.

Jamais on n'entendit pareille impertinence.
Laissez moi, car enfin je perdrois patience. . . .
Combien vous reste-t-il en fonds ?

LE FRANC.

Deux cent Louis.

LE MARQUIS.

Voilà qui va fort bien, & je m'en réjouis.
 Moi même, je prétends réduire ma dépense,
 Afin qu'à m'imiter personne ne balance.
 Langen doit aujourd'hui présenter son tableau:
 Dans ces occasions, je lui fais un cadeau.
 Je ne donnerai donc à ce digne & brave homme
 Que cinquante Louis, c'est le quart de la somme.
 Et vous, dessus ce pied, sans aucun autre égard,
 Gens, chevaux, & maison, réduisez tout au quart.
*Le Franc sort après avoir jetté plusieurs
 lettres sur la table.*

SCÈNE III.

LE MARQUIS, *feuilletant son Courrier.*

Je ne puis m'occuper à lire les Gazettes;
 Pour les esprits oisifs ces feuilles là sont faites.
 Ceci d'un Avocat, . . . cela . . . de mes fermiers;
 Au sévère le Franc renvoyons ces papiers.
 Ah! ah! Je crois avoir connu cette écriture;
 Ne perdons pas de tems, voyons la signature;
(en lisant.)

Eh! parbleu, sûrement je connois ce tableau.
 Comment! il est à vendre? . . Ah! le coup
 feroit beau

Mille ducats! ma foi, la somme est un peu
 forte;!

Si j'avois cet argent, je dirois: il n'importe,
 Et j'aurois le tableau Mais mon sot in-
 tendant,

Si je lui dis un mot, va faire l'insolent,

Renouveler encor les ennuyeuses scènes,
 Et faire circuler la fureur dans mes veines.
 Je ne puis y songer ; d'ailleurs même, il n'a pas
 L'argent qu'il me faudroit faisons
 un autre pas.

Dorval pourroit peut-être il craindra
 qu'on ne dise

Qu'il concourt avec moi, pour faire une sottise :
 Voulant passer pour sage, il feint le Caton,
 Calculant tous les pas sur le, Qu'en dira-t-on ?
 Si, du moins, ce Marchand pouvoit encor
 attendre ...

Mais, si je ne le prends, ce tableau va se vendre.
 Il me reste un moyen pour mener tout au
 mieux :

Mais l'embarras est grand, le cas est épineux
 Parmi les diamants, ma femme a deux ovales,
 Montés en brasselets. Les pierres sont égales,
 Et valent, à coup sûr, bien plus que je ne veux,
 Pour avoir ce tableau qui combleroit mes vœux.
 Mais comment demander un pareil sacrifice ?
 Vouloir reprendre un don Ah ! je suis
 au supplice

Ma femme éprouvera le plus doux des plaisirs
 En pouvant concourir à combler mes desirs.
 Elle me chérit trop, pour qu'une bagatelle
 Fasse naître, entre nous, la plus mince querelle...
 D'ailleurs de son amour je desirerois obtenir
 Ce qu'un ordre, jamais, n'oseroit lui ravir.
 Maîtresse d'un refus, Elle vient elle même :
 Tachons de lui cacher mon embarras extrême.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Je viens de rencontrer là bas votre Intendant :
 Il paroît fort ému . . J'ai voulu vainement
 Arracher de son cœur le motif qui l'agite.

LE MARQUIS.

C'est que je lui donnois un ordre qui l'irrite ;
 Et sa rude franchise, & sa froide raison
 M'assommoient de propos qui sont hors de saison.

LA MARQUISE.

De tous vos serviteurs il est le plus fidele,
 Et s'il s'est égaré, c'est par excès de zèle.

LE MARQUIS.

J'en conviens avec vous, c'est un fort bon sujet,
 Mais il est par trop vif, sur un certain objet,
 Par de méchans propos, me pousse à toute
 outrance,

Et fussé-je un vrai saint, jeperdrois patience.
 J'accorde que, par lui, nous sommes bien servis,
 Mais, à d'autres qu'à moi, qu'il porte ses avis.

LA MARQUISE.

Il s'est donc comporté d'une étrange maniere.

LE MARQUIS *avec embarras.*

Il en a dit assez pour me mettre en colere
 Un moment change tout ; à mon ressentiment
 Succede, en vous voyant, un plus doux sentiment.
 Cependant j'avouerai qu'une crainte secrete,
 Dans ce même moment, m'interdit, m'inquiete ;

J'ose former un vœu, qui me peine en secret
Et je vous manquerois, si j'en cachois l'objet.

LA MARQUISE.

Pour quoi délibérer sur cette confidence ?
Je croyois avoir droit à votre confiance ;
Et vous sçavez assez que mon plus grand plaisir,
Quand j'entrevois vos vœux, est de les prévenir.

à part.

LE MARQUIS.

Quelle femme ! Jamais je n'aurai le
courage

(haut)

Il y faut renoncer c'étoit pur badinage ;
J'ai feint, en m'amusant, de paroître agité.

LA MARQUISE.

Si vous n'aviez que feint, vous l'eussiez moins été.

LE MARQUIS.

Eh bien ! je l'avouerai, craignant de vous
déplaire,

Sur un projet formé je prétendois me taire.
Mais j'aime mieux paroître un instant indiscret,
Que de ne pas répondre à ce tendre intérêt.
Je voudrois acquérir un tableau magnifique,
Et je pourrois l'avoir pour un prix très modique.
L'on m'en donne l'avis : mais à mon Intendant
Je ne puis à présent arracher cet argent.

Voilà mon embarras. Le tableau va se vendre,
Et dans un autre tems je n'y pourrai prétendre.

LA MARQUISE.

Dès qu'un modique prix suffit pour l'acquérir,
J'ai cinquante louis, j'ose vous les offrir.

LE MARQUIS.

Ah ! combien de bontés ! Je sçavois bien d'avance

Et sans même parler de l'offre qui m'est faite,
 A le restituer vous me trouverez prête.

elle sort

LE MARQUIS.

Ah! je vous promets bien qu'à mon tour
 j'en serai très-empressé,

Ce sacrifice ci sera récompensé

Combien je suis heureux! cette femme
 charmante

Se plait à surpasser mes vœux et mon attente:

L'hommage que toujours l'on doit à la beauté,

Egalement en elle encense la bonté.

Quel heureux naturel! J'aurai, je le parie,

Avant qu'il soit un mois, paré ma galerie

De ce rare tableau qu'on me fait proposer.

Pour lui donner sa place, il faut tout disposer.

Il doit trouver son rang dans les tableaux
 d'histoire:

Je veux de son auteur éterniser la gloire

En le faisant graver Cette acquisition

Va réduire Langen à l'admiration.

Possédant à bon droit toute ma confiance,

Je dois, de tout ceci, lui faire confiance.

Allons.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Vous trouverez dans votre appartement

Ce que vous désirez; on l'y porte à l'instant.

LE MARQUIS.

Rien ne peut être égal à ma reconnoissance.
 Formez donc quelque vœu qui soit en ma
 puissance;
 Vous jugerez alors, à mon empressement,
 Que l'on peut être époux, sans cesser d'être
 amant.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, DORVAL.

LA MARQUISE.

Comment concilier un semblable langage
 Avec un pareil trait? ah! c'est là ton ouvrage
 Funeste passion! Nul frein ne te retient;
 Contre tout sentiment, ta force te soutient.
 J'entends Dorval; tâchons de lui cacher mon
 trouble,
 Et les nouveaux motifs d'un chagrin qui
 redouble.
 Me faudra-t-il toujours feindre quelque gaieté,
 Lorsque, plus que jamais, mon cœur est
 tourmenté?

(à dorval.)

Puis je sçavoir pour quoi vous me fuyez sans
 cesse?

DORVAL.

C'est qu'il est dangereux qu'avec vous je paroisse;
 Et que tout occupé de répondre à vos vœux,
 En m'éloignant de vous, je les fers beaucoup
 mieux.

Si l'on peut se douter de notre intelligence,
 Du succès du projet je perds toute espérance.
 Et ce cruel motif, vous devez le sentir,
 Pouvoit seul m'engager, vous voyant, à vous fuir

LA MARQUISE.

Dorval complimenteur sort de son caractère,
 Il est déjà gâté par son court ministère;
 Et l'aimable gaieté se tait en ce moment,
 Pour céder au jargon les droits du sentiment.
 Convenez en Dorval, ce langage vous gêne.
 Mais, hors de notre objet, ce propos nous
 entraîne.

Par la crainte et l'espoir, tour à tour égaré,
 Mon cœur désire et craint de se voir éclairé.

DORVAL.

Il doit craindre un peu moins, espérer
 davantage,

Et, sans trop se flatter, attendre avec courage.
 Pour moi, sans me promettre un rapide succès,
 Je crois devoir compter sur le gain du procès.
 On a même déjà simplifié l'affaire :

Il ne me reste plus qu'un unique adversaire;
 C'est le plus dangereux; j'en conviens avec vous,
 Mais j'espère pourtant lui porter d'autres coups.
 Des Graveurs expulsés, j'attends quelque as-
 sistance;

Ils méditent entre eux des projets de ven-
 geance,

Et sans trop s'expliquer ils donnent pour certain
 Que leur rival Langen sera chassé demain.

LA MARQUISE.

Peut-être savent ils des détails....

DORVAL.

Je l'ignore :

Mais sur d'autres secours, j'ose compter encore.
 Avec cet amateur, qu'on vous a présenté,
 A voir quelques tableaux, je me suis arrêté :
 Cinq ou six l'ont frappé ; prétendant s'y connoître,
 Il a de chacun d'eux fort bien jugé le maître :
 Et puis, en souriant, il m'a dit ; ces tableaux
 Ne sont pas ce qu'on croit : les vrais originaux
 Seront, avant un mois, mis dans ma galerie
 Où jamais on ne vit entrer une copie.....

LA MARQUISE.

Pour moi, je ne vois pas qu'un pareil jugement
 Puisse, en rien, vous servir.

DORVAL.

Ecoutez, un moment.

Vous jugerez d'abord, et conviendrez vous même
 Que je puis supposer un bien noir stratagème.
 J'ai su par votre epoux, que, depuis quelque
 tems,

Langen voudroit qu'on mit hors des appar-
 temens

Tous ces mêmes tableaux, qu'il dit aussi copies.
 Connoissant, de tels gens, les ruses infinies,
 Je calcule qu'il est, même assez apparent,
 Que de notre amateur Langen est le marchand.
 Déjà même j'aurois éclairci cette affaire,
 Si mon homme eut voulu s'expliquer sans
 mystère.

Je prétends cependant lui ravir son secret,
 Et, malgré lui, je veux qu'il devienne indiscret.

LA MARQUISE.

Mais, si vous ramenez mon epoux sur le compte
De ce peintre impudent, je doute qu'il sur-
monte

Le gout enraciné qu'il a pour de tels gens.
L'un part, un autre vient; et les arts triom-
phans,

L'emporteront toujours.....

DORVAL.

Permettez que je doute
D'un triomphe pareil que votre amour redoute.
Si sur son protégé l'on peut fixer ses yeux,
S'il parvient à le voir comme un homme
odieux,

Trop longtems abusant de cette confiance
Qu'il à cru lui donner avec pleine assurance;
Votre epoux aussi tôt changeant de sentiment,
Dans l'extrême opposé tombe subitement.
C'est ainsi que l'on voit s'éteindre la tendresse
Chez l'amant abusé, que trahit sa maitresse.
L'avare, qui se plait à cacher tout son or,
Renonce à ce metier si l'on prend son trésor,
Et tout homme trompé dans un objet qu'il aime,
Passe, dans un clin d'oeil, de l'un à l'autre
extrême.

Que mon doute, tantôt se trouve confirmé;
Vous rendrez à la paix, votre cœur allarmé,
Je répons du succès.

LA MARQUISE.

J'en accepte l'augure.

S C È N E V I I.

LES PRECEDENS, FRONTIN.

FRONTIN *Un chevalet sur le dos, et des rideaux sous le bras.*

FRONTIN.

Vous voyez un soldat courbé sous son armure.
 Madame permettra, dans cette occasion,
 Que j'interrompe un peu la conversation.
il ferme les fenêtres.

LA MARQUISE.

Que fais-tu donc, Frontin? Pourquoi cet
 étalage?

FRONTIN.

Monsieur Langen, tantôt doit montrer un
 ouvrage

Qu'il vient de terminer; et votre humble valet
 Doit, dans ce salon ci, placer ce chevalet;
 Bien ménager le point d'ou le jour doit paroître;
 Ne le laisser plonger que par cette fenêtre;
 Et quand tout sera prêt, mon maître, au même instant,

De vous surprendre tous veut avoir l'agrément.

LA MARQUISE.

Laiſſons Frontin remplir les ordres qu'on lui
 donne.

*elle sort avec dorval.*FRONTIN, *plaçant le chevalet.*

Un valet fait toujours ce que son maître
 ordonne.

C'est en cela, surtout, que l'on voit notre état
 Parmi les dignités briller avec éclat.

Car, qui sçait, en effet, ramper devant un maître,

Chez les Grands aisément peut se faire connoître,
Devenir Courtisan, Ministre, Ambassadeur;.....
Et Frontin doit un jour, briguer un tel honneur.
Il apprend, à présent, à devenir flexible.
De plier en tout sens il se rend susceptible.

Au coquin de Langen, que je hais fortement,
Dès que je l'apperçois, je fais un compliment.
Je suis par fois tenté de batonner le traître;
Et puis, j'accours à lui, quand je le vois paroître.
Souvent, palette en main, je m'endors
mollement

Devant un sot tableau, que je peins sottement :
Mais quand mon maître vient, plein d'une
noble ivresse,

Je montre pour mon art une fureur traîtresse.
C'est ainsi, qu'à présent, chacun fait son chemin,
Tout le talent consiste à juger le terrain :
Admirer de chacun les travers et les vices ;
Sans nulle bonne foi, louer les injustices ;
Flatter l'homme impudent, ramper sous
l'orgueilleux,
Tyranniser le sot ; et tout va pour le mieux.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, LANGEN, FRONTIN.

LE MARQUIS.

Voyons, voyons un peu, comment le drôle arrange
Tout cet appareil ci.

LANGEN.

Il me paroît étrange
T'ayant dit que le jour venoit de ce côté,
Qu'à le prendre par là, tu te sois entêté.

FRONTIN.

Moi, Monsieur, je n'ai pas d'autre avis que le
vôtre;

En fermant ce volet, je m'envais ouvrir l'autre;
Le mal très promptement peut être réparé.

LANGEN, *plaçant le chevalet sous le jour.*
A présent le tableau fera mieux éclairé.

LE MARQUIS.

Envoyons le chercher, nous verrons tout de
suite.

LANGEN.

Ah! vous vous acharnez sans cesse à ma poursuite.

LE MARQUIS.

C'est que de l'admirer je suis impatient.
Quoi! vous me refusez!

LANGEN.

Oui, très certainement,
Encor quelques instans prenez donc patience.
A cet après diner, je remets la séance.

LE MARQUIS.

Mais dites moi, du moins, en êtes vous
content?

LANGEN.

Ma foi! je mentirois en disant autrement.
Je crois n'avoir jamais fait un plus bel ouvrage,
Et je dois me flatter d'avoir votre suffrage.
Quoiqu'un appartement put en être embelli,

Je ne souffrirai pas, qu'un chef-d'œuvre avili,
Se trouve figurer comme dessus de porte.

LE MARQUIS.

Nous étions cependant convenus.

LANGEN

Il n'importe.

Ma gloire souffriroit d'un pareil déshonneur:
Je rougirois toujours de m'en dire l'auteur.

LE MARQUIS.

Allons, sans répliquer, je prétends au contraire
Vous convaincre qu'en tout je veux vous satisfaire.

Je trouve que le tems s'écoule lentement.
Je vais faire servir, et dînant promptement,
Nous reviendrons ici, rendre un nouvel hom-
mage

Aux talens de l'Artiste, aux beautés de
l'ouvrage.

Vos indignes rivaux seront pétrifiés.
Dorval et l'Etranger seront extasiés,
Moi, je perdrai la tête, et ma femme, in-
capable

De s'émouvoir pour rien, dira: oui, c'est
passable...

Ce contraste est étrange, et sera fort plaisant.
Allons; et qu'aujourd'hui, l'on dîne en
galopant.

SCÈNE IX.

LANGEN, *seul.*

Je dois être orgueilleux du pouvoir despotique
Que j'usurpe sur lui. C'est une chose unique!

S'il dit, oui; je dis non; tout tremble devant
moi,

Et tout seul, à mon gré, je fais ici la loi.

D'un oeil indifférent je vois cette Marquise
Se plaindre d'un epoux, qui fait tout à ma guise.
Il est vrai qu'il m'adore; et mon heureux
talent

A sa fureur pour moi, fournit un aliment.

Dorval, que je craignois, me sert et me protège,
Mais il pourroit changer, il a trop de manège;
Il faudra l'éloigner, et le faire partir.

Son crédit peut me nuire et ne peut me servir.
Un homme, tel que moi, dans la route
commune

Ne peut se résigner à chercher la fortune.

La mienne est mon crédit, et je dois en user....

Si quelqu'un m'entendoit, il diroit: abuser.

Eh! ma foi, pourquoi pas, quand le cas se
présente?

Ici, mon haut pouvoir est ma lettre patente.

Laissez passer un an, belle Marquise, alors,

Vous pourrez exiger qu'on me mette dehors.

Je vous sers; et pour mieux assurer votre empire,

J'arrache à votre epoux, l'objet de son délire.

Vos droits à son amour vous seront tous rendus,

Quand ses plus beaux tableaux seront, par
moi, vendus.

J'ai déjà débuté, prenez donc patience;

Je vous dispenserai de la reconnoissance.

Fin du troisieme Acte.

ACTE QUATRIEME.

SCÈNE I.

Le tableau de Langen est placé couvert d'un rideau , sur l'avant-scène et représente une Vénus.

LANGEN, LEMARQUIS, CLERVILLE,
DORVAL.

LANGEN.

Ne foyez pas surpris, si m'y prenant d'avance,
J'ose vous demander tant soit peu d'indulgence.

LE MARQUIS.

Votre talent, mon cher, a beau s'humilier,
C'est un nouveau mérite, on sçait l'apprécier.
Mais ce rideau cruel, trahit l'impatience :

Arrachez le soudain non ; .. plaçons nous
d'avance,

Pour pouvoir, sur le champ, tout dévorer des
yeux.

Est-ce là le vrai jour ? ici ferons nous mieux ?

LANGEN.

Restez là plus avant ... ha ! deux pas en
arrière.

Vous voila comme il faut ; de là vient la lumière.
Je tire le rideau pour attendre en tremblant....

LE MARQUIS, *avec feu.*

Non, non, ne tremblez pas Cét ouvrage
est charmant !

Ne pas s'extasier seroit un sacrilege,
Tout est beau, tout divin, tout digne du Corrège.

CLERVILLE, *sa lorgnette à la main, en caricature.*

Plus je vois ce tableau, plus je vois sa couleur,
Plus je crois que Rubens a trouvé son vainqueur.

LANGEN.

Messieurs, vous me flattez ! que puis-je vous
répondre ?

CLERVILLE.

Comme ce clair errant dans l'obscur va se fondre.

LE MARQUIS, *avec enthousiasme.*

Ce qui me plaît, surtout, c'est ce noble dessin.
Apelle ou Raphaël vous ont prêté leur main.

Combien de pureté ! que de délicatesse !

Ah ! Venus, je te vois, ta dangereuse ivresse
Vient porter dans mes sens le trouble, le
desir !

Comme toi, je ressens cette soif du plaisir !
L'aimable Volupté, ce menaçant sourire ;
Cet heureux abandon, doux enfant du délire ;
Tout enchaîne à tes pieds, tout traîne à tes
autels,

Et les Dieux étonnés, et les vœux des mor-
tels !

Et toi, qui la traças, cette sublime image,
Ne crains pas de me voir avilir ton ouvrage,
En offrant à tes soins le salaire offensant.

Que donne le Vulgaire à l'Artiste indigent.
 Tu nous peignis Venus, son Myrthe est ton partage.
 D'une couronne d'or, je veux te faire hom-
 mage.

CLERVILLE.

Bravo ! Bravo ! Bravo ! non rien n'est plus parfait !
 Autant que le talent, j'admire le bienfait.
 Dans ce siècle de fer, un Periclès est rare.
 L'Artiste est indigent, l'Amateur est avare.
 Je ne prétends parler ni de vous, ni de moi,
 Qui m'affranchis aussi de la commune loi.
 Je suis riche, et pourtant ma fortune s'envole.
 Je voudrois rassembler, chez moi, dans
 chaque école,
 Un choix de beaux tableaux, de nos plus
 grands talens.
 L'argent roule toujours, mais les progrès sont
 lents ;

Quoique, depuis dix ans, je me serve d'un homme,
 Qui, sur tous ses rivaux, doit emporter la Pomme.
 C'est un certain Marchand, que je vis à Franc-
 fort ;

Un seul moment suffit pour faire notre accord :
 Je ne l'ai plus revu, mais sachant ma manie
 Il met, à me servir, une adresse infinie.

LANGEN, *à part, interdit.*

Funeste contretems ! C'est lui, n'en doutons
 pas. . . .

Mais comment me tirer de ce dangereux pas ?
 Faut-il fuir, ou rester ? Quel parti dois je prendre ?
 Partout est le péril ; . . allons, il faut l'at-
 tendre.

SCÈNE II.

Les Précédens, FRONTIN.

FRONTIN, *accourant.*

Monsieur !

LE MARQUIS.

Eh ! quoi ?

FRONTIN.

Là bas...

LE MARQUIS.

Eh bien ?

FRONTIN.

Une estafette
Apporte ce paquet, et veut qu'on le remette....

LE MARQUIS.

A qui ?

FRONTIN.

A vous, Monsieur.

LE MARQUIS.

Eh morbleu donne moi,
Et sans tant de fracas, Maraude, retire toi.
Ces Messieurs permettront?...

CLERVILLE.

Ah ! veuillez bien, de grace....

LANGEN, *à part.*

Cet heureux incident fera perdre la trace
De tout ce que disoit ce méchant radoteur,
Qui m'a fait, j'en conviens, une cruelle peur.

LE MARQUIS, à *Langen*.

Ah ! parbleu ! devinez d'où me vient cette lettre ?

Je vous le donne en cent. C'est un vrai coup de Maître.

Par l'essaim de Graveurs que j'ai congédié,
Ce rapide Courrier vient d'être expédié.
Il m'apporte une lettre, où, las de l'artifice,
Chacun d'eux, à la fin, veut vous rendre justice.
Sans doute, qu'animés d'un profond repentir,
Ils se flattent, par là, de pouvoir me fléchir.
Ecoutez.

*“Trop longtems aveuglés sur le rare mérite
„et les talens de Mr. Langen, nous rougissons
„à présent de nous être livrés sur son compte
„à des propos aussi injustes, que déplacés et
„offensans. La faute faite. il ne nous reste
„qu'à la réparer : et nous nous sommes arrêtés
„à la première poste, pour vous envoyer ce
„témoignage authentique de nos remords. Nous
„osons espérer que Mr. Langen nous pardon-
„nera avec la même indulgence que vous, et
„voulant y acquérir de nouveaux droits. nous
„lui renvoyons le dessin d'un de ses tableaux,
„dont un de nous, dans l'égarement de sa co-
„lère, s'étoit emparé. Honteux d'un procédé
„si peu délicat, nous vous prions de vouloir
„bien, après avoir vu vous même ce dessin
„original, le remettre à celui qui sait si bien
„en tirer parti. Etc. Suivent les signatures.”*

Ma foi ! convenez en, ce repentir sincère
Répare, à votre égard, tout ce qu'ils ont pu faire.

Et ce trait, qui leur fait autant d'honneur qu'à
vous,
Comme ils s'en sont flattés, défarme mon
courroux.

LANGEN, *à part.*

Ceci semble cacher quelqu' Anguille sous roche.

LE MARQUIS.

Où donc est le dessin?

(voyant Frontin le tirer de sa poche.)

Comment dans une poche!

Détestable valet qui fais tout à rebours!

Faudra-t-il dis le moi, te répéter toujours,

Qu'un beau dessin, jamais hors d'un bon porte-
feuille,

Ne doit faire un seul pas; à moins que l'on
ne veuille

S'exposer à le perdre; ou bien le déchirer?

(il déroule le dessin.)

FRONTIN.

De dessous ce cachet je n'ai pu le tirer.

CLERVILLE.

Nous allons voir du beau, j'en ferois la gageure.

LE MARQUIS.

On parle d'un dessin; je vois une gravure,....

Sur la marge est écrit; voici L'Original

Du tableau que, pour vous, a peint notre rival.

*(Le Marquis compare, et reste interdit, Langen pâlit
lazzis de Clerville, Dorval content.)*

LE MARQUIS.

Eh bien! Monsieur Langen, sentez vous un
tel coup?

LANGEN, *avec un calme affecté.*

Je ne crois pas devoir m'en effrayer beaucoup.
L'Albane m'a fourni la Venus que je trace :
Qui donc pourroit rougir de marcher sur la trace ?
Et, sous les mêmes traits, exerçant mon pinceau,
J'ai voulu surpasser ce qu'il fit de plus beau.
Mon crime est avoué, je n'ai plus rien à dire ;
A votre jugement je suis prêt à souscrire.
Votre Gout éclairé, dirigeant votre arrêt,
Me prouvera bientôt si j'ai bien ou mal fait.

LE MARQUIS, *enchante.*

Fort bien ! mon cher ! fort bien ! j'admire ce
courage,

Qui, sous les traits d'Albane, enfante un tel
ouvrage.

Son dessin nous présente un charme séducteur ;
Ce mérite est à lui, le vôtre est la Couleur.
Pour punir vos rivaux de cette perfidie,
Je veux, dès aujourd'hui, que dans ma Galerie
La Venus ait le rang que je lui crois bien dû.

DORVAL *à part.*

De tout ce que je vois, je reste confondu.
Après un pareil trait le mal est incurable.

CLERVILLE, *au Marquis.*

Voilà ce qui s'appelle un juge raisonnable.

LE MARQUIS.

Je vais, comme il le faut, répondre à ces
Messieurs ;

Je viens après cela, vous rejoindre en ces lieux ;
Et nous mêmes, portant la Venus dans son temple,
D'un triomphe nouveau nous donnerons
l'exemple.

il sort.

CLERVILLE.

C'est vraiment un bonheur que de vivre avec lui,
On ne peut éprouver un seul moment d'ennui.

SCÈNE III.

LANGEN, CLERVILLE, DORVAL.

LANGEN.

Je puis vous le donner pour un Connoisseur rare,
Difficile, & toujours d'eloges fort avare.

CLERVILLE.

Ah! vous en dites trop; il est homme de goût;
Mais pour grand Connoisseur, il ne l'est pas du tout.

DORVAL.

Eh! sur quoi donc Monsieur fonde-t-il ce reproche?

CLERVILLE.

Le fait est très certain, j'en ai la preuve en poche;
Mais je n'ai pas voulu le dire devant lui:
Il faut être indulgent aux foiblesses d'autrui.

DORVAL, *feignant de l'humeur.*

Pour parler, comme vous, avec tant d'assurance,
On doit pouvoir prouver tout ce que l'on avance.

CLERVILLE.

Aussi puis-je en deux mots le prouver comme
en cent;

J'ai de trop bons témoins pour parler autrement.

DORVAL.

Vous pourrez bien, Monsieur, jugeant sur vos
lumières,

Trouver quelques avis, aux vôtres très contraires.

CLERVILLE.

Je ne crains pas cela ; et vous même, d'abord,
Quand vous serez instruit, en tomberez d'accord.

LANGEN.

à part.

Tout ceci prend encor une méchante face,
S'il a reçu ma lettre, elle est mon coup de
grace :

Tachons de terminer ce fâcheux entretien.

Haut.

Pourquoi tant disputer, Messieurs ? vous voyez
bien

Que sur un tel objet chacun a sa pensée,
Et votre gloire ici n'est pas intéressée.

Ainsi que d'une femme, il en est d'un tableau ;
Et dans ce qui lui plaît, chacun croit voir le beau.

CLERVILLE.

Pour moi, je trouve ici ma gloire compromise,
Et par trop singulier, que l'on me contredise.

DORVAL.

*à part.**haut*

Fort bien ! Pourquoi vouloir, Monsieur, qu'à
votre avis,

Quand tout peut le combattre, on se montre
soumis ?

CLERVILLE.

Douze mille Louis, mis en tableaux peut-être,
Doivent vous attester que je dois m'y connoître.
J'ai tant vû de tableaux, j'en ai tant acheté,
Que, quand je dis un mot, je dois être écouté.

DORVAL.

Oh ! si sur ce pied là, l'on décidoit la chose.
Vous risqueriez, ici, de perdre votre cause

CLERVILLE.

Pour de minces tableaux l'on a payé fort cher :
Chez moi c'est le contraire : ainsi le fait est clair.

DORVAL.

Comment ! vous soutenez que cette Galerie.....

CLERVILLE, *avec feu.*

De plusieurs bons tableaux nous offre la Copie.

LANGEN, *à part.*

Je n'en puis plus douter, ma lettre est dans
ses mains ;

Pour sortir de ce pas, tous mes efforts sont vains.

SCÈNE IV.

*Les Précédens, LE MARQUIS, LA MAR-
QUISE.*

LE MARQUIS.

Venez, venez, Madame, et que votre suffrage
Ajoute un nouveau prix à ce charmant ouvrage.

LA MARQUISE.

Je m'y connois fort peu.... Mais ce tableau me
plaît.

LE MARQUIS, *avec vivacité.*

C'est ainsi que je veux avoir votre portrait.....
à Clerville.

Mais qu'avez vous, Monsieur ? vous semblez peu
tranquille.

CLERVILLE.

C'est que mal à propos l'on m'échauffe la bile,
Quand je dis mon avis, sans feinte, sans détour,
Sur un fait, tout au moins, aussi clair que le jour.

LA MARQUISE, *à Dorval à part.*

Eh bien ! Dorval ?

DORVAL.

Madame, un peu de patience.

Au Marquis.

L'on vous jugeoit fort mal, j'ai pris votre défense.

LE MARQUIS.

Comment ?

CLERVILLE.

Ah ! l'on m'y force ; eh bien ! je vais parler :
Vainement je voulois vous le dissimuler.

Je suis au désespoir de ne pouvoir vous taire,
Que parmi vos tableaux j'ai vu de l'ordinaire,
Du commun même ; et qu'il est fort aisé
De voir que vos marchands vous auront abusé.

à part.

LE MARQUIS.

Etouffons la fureur que ce discours m'inspire.
haut.

Et sur quoi donc, Monsieur, fonde-t-il sa satire ?

CLERVILLE.

Non, non, satire pas : par la sincérité,
Tout ce que je vous dis, est seulement dicté.

LE MARQUIS.

On voit trop clairement percer la jalousie.

(Dialogue muet entre la Marquise et Dorval.)

CLERVILLE.

Qui, Monsieur ? Moi jaloux ? Moi vous porter
envie ?

LE MARQUIS.

Il faut que cela soit, ou que peu Connoisseur.

CLERVILLE.

Songez que c'est vouloir attaquer mon honneur,
Que de me contester le grand art de connoître,
En voyant un tableau, son mérite et son maître.

De tels discours pourroient nous engager trop
loin,

Et de ce que j'ai dit, je vous offre un témoin.
(il fouille dans ses poches.)

LANGEN, *fort agité.*

au Marquis

à Clerville.

Vous voyez qu'il est fou ! Monsieur veuillez
permettre.....

CLERVILLE.

Comment ! j'aurois perdu cette maudite lettre !

LANGEN, *à part.*

Puisses-tu dire vrai !... s'il ne la trouve pas,
Un peu de front suffit pour sortir de ce pas.

CLERVILLE, *cherchant toujours.*

Parbleu ! je donnerois une somme importante,
Pour pouvoir retrouver cette piece probante,
Sans la quelle, ma foi, je le dis franchement,
Je ne puis soutenir mon premier jugement.

LE MARQUIS.

Donc, Monsieur se dédit ?

CLERVILLE.

Il le faut bien ; j'enrage !

LANGEN, *à part.*

Ainsi revient le calme après un long orage.

LE MARQUIS.

Et je vous soutiens, moi, que pour originaux,
Je puis, sans m'abuser, donner tous mes tableaux.

CLERVILLE.

Si je voulois parler, je ferois une école ;
On ne voudroit jamais me croire sur parole.
Mais chez vous je prétends, avant peu, revenir ;
Et tout ce que j'ai dit, je le veux soutenir.

J'écris à mon marchand, et dans un mois, sans
faute,

Je promets de prouver.....

LANGEN, *à part et content.*

Tu comptes sans ton hôte.

CLERVILLE.

Alors, je soutiendrai, morbleu, mon sentiment;
Et l'on verra gémir tel qui rit maintenant.

LE MARQUIS, *riant.*

C'est que je ne vois pas, qu'un marchand, une lettre
Puissent rien décider.

CLERVILLE.

Vous le verrez peut-être.

LANGEN.

Et je vous réponds, moi, que l'on ne verra rien.

CLERVILLE, *trouvant sa lettre.*

La voici! La voici! nous allons voir.

LE MARQUIS.

Fort bien!

CLERVILLE.

Dans la vôtre aussi bien qu'en d'autres Galeries
Au lieu d'Originaux vous avez des Copies.

LANGEN, *à part, consterné.*

Je suis perdu! quel coup!

LE MARQUIS, *indigné.*

Quoi, Monsieur! Pouvez vous.....

CLERVILLE.

Il faut vous préparer aux plus rudes des coups.
Six tableaux sont ici, dont trois dans cette
salle. *(il montre une porte.)*

Qui ne méritent pas qu'aux yeux on les étale.
Ne vous emportez pas, je dis la vérité;
Et jusques à la fin je dois être écouté.

Mon marchand, qui m'écrit, m'annonce que
peut être

Des six Originaux, il peut me rendre maître.
Par un hazard étrange ils sont en un seul lieu ;
Mais leur maître bientôt pourra leur dire adieu :
Car mon homme intrigant autant que l'on peut
l'être,

Pour l'attraper, les dit, détestables peut-être.
LE MARQUIS, *agité.*

Qu'entends-je ? Quoi, Monsieur ! ... Mais d'où
vous écrit-on ?

(à part.)

J'ai peine à contenir mon agitation.

CLERVILLE.

Le timbre est de Berlin, cela doit vous suffire ;
Car pour citer le lieu ; je ne puis vous le dire.
A cet égard, mon homme est même si discret,
Que de sa résidence il me fait un secret.

LE MARQUIS, *réveur.*

Comment ! se pourroit-il ? La chose est inouïe !
Non, non, cela n'est pas.... qu'elle étoit ma folie !
Je dois même rougir de l'avoir soupçonné.....
Mais.... par qui cet écrit se trouve-t-il signé ?

CLERVILLE.

Voyez, voyez, vous même écrit et signature :
Mon héros n'est pas fort pour la belle écriture.

(Le Marquis. lit et perd contenance.)

CLERVILLE.

Eh bien ! que dites vous ? ai-je eu tort ou raison ?..
Ce que vous voyez là, chasse l'illusion.....
Mais vous prenez par trop cette affaire au
tragique.

Otez ces six tableaux, le reste est magnifique.

Comment donc ! il pâlit, il est tout interdit....
Diable ! je suis fâché de tout ce que j'ai dit.

(montrant Dorval.)

Et c'est aussi Monsieur, qui seul, en est la cause.
J'étois sur de mon fait.

LANGEN, *à part.*

Il faut parler : .. je n'ose.

DORVAL, *à Clerville.*

Moi, je le suis du mien. Le crime se trahit....

LA MARQUISE.

Et dans mon foible espoir, ce coup ci m'enhardit.

LE MARQUIS, *à Langen avec dignité.*

Cette lettre est de vous ; et c'est assez vous dire
Tout ce que le mépris à votre égard m'inspire.
De ma confusion je ne puis revenir....

Jusqu'à quel point le Monstre avoit sçu m'affervir !

CLERVILLE.

Que veut dire cela ? Du sujet on s'écarte :

Il s'agit de tableaux, et vous perdez la Carte.

DORVAL.

Monsieur, reprenez la, voyez votre marchand :
Vous avez fort raison de le dire intriguant.

Payant son Bienfaiteur par une perfidie,
Il vendoit les tableaux de cette Galerie.

CLERVILLE, *fixant Langen.*

Cela ne se peut pas ; mais je tombe d'accord,
Que ce Monsieur ressemble à celui de Francfort.
Je reconnois les traits, quoiqu'altérés par l'âge.

Il lui ressemble fort ; cependant son visage

Offre plus d'embarras et de timidité,

Tandis que l'autre plait par sa noble fierté.

Et si je ne craignois, Monsieur, de vous déplaire,
Je voudrois parier que vous êtes son frere.

DORVAL.

C'est lui même, vous dis-je : et sa confusion
De son air impudent change l'expression.
Et ne voyez vous pas que son morne silence,
S'il n'étoit convaincu, l'accuseroit d'avance ?

CLERVILLE.

Ah ! par ma foi ! Monsieur, ce grand coup est trop
fort :

Il ne faut pas chercher l'orage dans le port.
Je perdrai six tableaux ; mais, de ce sacrifice,
Je me consolerais, si l'on vous fait justice.

LE MARQUIS.

Non, rien à ma fureur ne peut être pareil....
Après tant de bontés... quel douloureux réveil !..
Le voilà donc, celui que je traitois en frere,
Que dis-je ? pour le quel j'avois un cœur de pere,
Qui pouvoit tout ici, j'en dois faire l'aveu ;
Qui jamais vainement ne formoit aucun vœu.
Peut-être espere-t-il, qu'après tant d'impostures..

LANGEN.

Je veux vous épargner d'inutiles injures :
Ne m'avilissant point à me justifier,
De ces lieux à l'instant, je prétends m'éloigner.

LE MARQUIS.

Suivez votre projet ; car ma juste colere
Pourroit charger mes Gens d'un fâcheux
ministere.

Hola ! Frontin :... Suivez cet homme audacieux
Et s'il differe trop, chassez le de ces lieux.

FRONTIN.

Peste ! tout est changé.... pour qu'on ne se dédise,
Je m'envais, de ce pas, accélérer la crise.

(il fait le geste du bâton.)

SCÈNE V. et dernière.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, DORVAL,
CLERVILLE.

DORVAL.

Allons, mon cher Marquis, calmez ce désespoir.
Après un long sommeil, vous commencez à voir.

CLERVILLE.

Il ne faut pas, non plus, que cela vous attriste
Son crime est sans effet.

LE MARQUIS.

Eh ! c'est donc là l'Artiste !
Sous des dehors charmans, il cache au fond
du cœur

L'audace, l'impudence, et cette avare ardeur
Qui le rend, chaque jour, de tout crime capable,
Insensible aux bienfaits dont sans cesse on
l'accable.

Rampant dans l'indigence, il dévore son mord ;
Et fier dans l'opulence, il brave encor le sort ;
Se pousse auprès des Grands, par intrigue et
baïesses,

Et se rit en secret de toutes leurs foiblesses :
Flatte leurs passions, les tourne à son profit ;
Et met, à les tromper, sa gloire et son crédit.

CLERVILLE.

Ce portrait est, ma foi ! frappé de main de maître.

LE MARQUIS.

Je n'en ai que trop vûs, pour ne pas les connoître.

DORVAL.

Chaque regle pourtant a son exception :
J'adopte votre avis, dans cette acception.

Proscrivant pour toujours, l'Artiste méprisable,
 Conservez pour les arts, un penchant raisonnable.
 Si votre passion étoit une fureur;
 Retranchez en le trop; elle vous fait honneur.
 D'un semblable retour votre épouse charmée...

LE MARQUIS, *avec émotion.*

Ah! c'est le seul chagrin, de mon âme alarmée.
 Madame, puis-je encor, tombant à vos genoux,
 Cause de vos tourmens, me dire votre Epoux?
 Et dois-je me flatter qu'un repentir sincère
 Me fera pardonner un crime involontaire?
 Pour la première fois, j'ouvre à la fin les yeux;
 Et crains de vous offrir un objet odieux.
 Si mes soins empressés, si l'amour le plus tendre,
 Donnent droit au pardon, que de vous j'ose
 attendre;
 Daignez jeter les yeux sur votre époux trem-
 blant,
 Qu'il s'unisse avec vous pour chérir votre
 enfant.

LA MARQUISE.

J'embrasse mon époux, ce moment plein de char-
 mes,
 Dissipe du passé les cruelles alarmes.
 Sûre de vos regrets, sûre de votre foi,
 Jamais femme ne fut plus heureuse que moi.

DORVAL, *au Marquis.*

Ce généreux pardon surpasse votre attente!

LE MARQUIS.

En doublant mes remords, il me charme et
 m'enchanté.

CLERVILLE.

Tant de bontés, d'attraits, méritent votre amour:
 Quant à moi, libre encor, je prétends à mon tour,
 Tendre aux arts explorés une main tutélaire,
 Être leur Protecteur, lorsqu'ils perdent un Père.

Fin du Quatrième et dernier Acte.





PQ	Rochon de Chabannes, Marc
2027	Antoine Jacques
R5M3	La manie des arts

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

